

SOMMAIRE

Polaroïds	13
Sensations	17
Une montagne de souvenirs.....	25
Reliefs	33
Refuge.....	39
Frontières.....	45
Pas.....	53
D'eaux et de bois	57
Conservatoire.....	65
Autonomies	73
Là où personne ne peut rien pour vous.....	90
Et si je n'aimais plus la montagne ?	105

Sensations

La montagne n'est pas pour moi un territoire clairement borné par des frontières strictes. Elle appartient au domaine du rêve et de la sensation. C'est un univers poétique, une sensation dont vibre mon âme et se nourrit mon corps.

Cette vie commence par le contact de ma peau avec l'air extérieur. Si le soleil, dans des proportions raisonnables, ne me dérange pas, je n'aime pas m'exposer des heures sans raison. Mon corps est fait pour les climats rugueux, brutaux, frais. J'aime la sensation du vent qui bat, de la pluie qui frappe, de la grêle qui gifle. Je m'ébroue dans les eaux de menthe glacée. Le poil dressé, le souffle de buée, je suis fondamentalement nord-européen. Plus encore un animal des tanières et des cris étouffés. Le gris et la nuit sont la norme, le jour une déclinaison agréable mais fragile. Ses forces sont limitées. Celles de la démesure n'en ont pas.

Je fuis la canicule. J'étouffe dans les villes en été. Je n'ai aucun plaisir à lézarder à la recherche d'une ombre salvatrice. J'ai toujours voulu le vent, la forêt, la neige, l'automne, la pluie. Même en été. La plage m'ennuie rapidement. Mon univers poétique est fait de neige et d'âtres, de rudesse et de chaleur, d'efforts et de récompenses. Si je marche des heures sans maugrérer, si j'accepte les trombes de neige et de vent sur les remontées mécaniques, si je me plie aux pentes et aux brutalités du climat, c'est avec l'espoir manifeste de m'offrir après-coup, sans arrière-pensée ni culpabilité, un trophée à la hauteur de ma peine.

Que ce soit une fondue crépitante sur le caquelon de fonte rouge, un verre de Roussette presque pétillant, un bain d'eau glacée après le sauna, une tranche épaisse de Saint-Genix, un feu de bois tordu d'incandescence ou un classique de film, je n'envisage pas la vie sans un pendant de sensations douces à ces épreuves. Joie primitive de l'enfance où les efforts et la patience routinières ouvraient parfois la porte des cadeaux et récompenses ?

Alors la montagne est enfance. Elle multiplie au centuple la contrainte et le plaisir. Elle semble n'exister que dans cette dualité créée des hommes, où la rude

montée jusqu'au chalet d'alpage dans la neige et la nuit précède la veillée au coin du feu dans les parfums délicats du bois qui craque et des crozets qui fument sur la table dressée. Là-bas, tout est plus haut, plus massif, plus grand, plus épique, plus profond, plus risqué, plus sombre, plus dense, plus froid, plus rude, plus long, plus dru, plus net, plus clair, plus saisissant, plus chaud, plus doux, plus tendre, plus fin, plus beau, plus soyeux, plus satisfaisant, plus nuancé, plus cotonneux, plus azuréen, plus léger, plus haut, plus libre. Surtout, ce sentiment d'être protégé face au monde, à ses tourments, à ses bruits, à ses emportements et son irrationalité grégaire.

C'est l'ami que l'on croise au bonheur des pentes, c'est la pluie qui poudroie sur les chemins secs d'été, le ruisseau qui chemine, le stalactite qu'on casse et tout lisse caresse la joue, c'est la branche qui ploie, craque et s'embrase dans l'âtre tremblant, c'est la croûte de neige, le collant de la boue, la sueur qui refroidit, c'est la lune orangeâtre, les flocons qui s'abattent et remontent dans une brassée de vent tutoyer l'ampoule du lampadaire, c'est le néon flouté grésillant au passage, l'enfant derrière la vitre, qui mesure l'épaisseur de la poudre amassée, c'est le vent de printemps, c'est ta peau qui se tend, tes pores qui se dressent, la falaise qui s'effrite, des pelures d'orange, c'est la noix que l'on casse, la laine qu'on

respire, un chien fidèle halète et la pierre rosit. C'est la chaleur qui monte, c'est un premier flocon, l'odeur de l'écorce, c'est le genou qui tire, c'est le sommet qui pointe et la nuit qui nous encre, l'anorak zippé, le fumet qui agrippe, le bruit dans la forêt, la chouette qui hulule et le train qui crépite. C'est mon père qui conduit, sa grosse main est si sûre. C'est un accident grave, un autocar en flammes, c'est la nuit c'est le sang, c'est l'orage qui martèle, zèbre et marbre le ciel, c'est l'étoile qu'on guette et la tisane infuse, c'est la fièvre de l'enfant, le remède de grand-mère, les nuages qui filochent, déchirés sur le col, c'est l'église qui sonne, c'est l'étable qui beugle, c'est la rue qui s'anime, la fontaine qui clapote, la paille qui s'effrite sur un chemin de bois, c'est ce pont qui branloie, la charpente qui craque, le pin au feu qui siffle, la résine qui colle, c'est la soupe d'hier, le pain de l'avant-veille, c'est le nom de la piste, une grotte cachée, c'est la glace vive et lisse, c'est un vieux plat qui fume, une recette de famille, c'est la messe à l'alpage, c'est le vin des amis, c'est la fraternité, un chalet qui s'écroule, un autre qui revit. C'est la vie, c'est la vie. La vie toute entière, c'est la vie et rien d'autre.

Une montagne de souvenirs

Je ne suis pas un montagnard. Pas de naissance. Mon enfance est celle des plaines du Bassin parisien. Fontainebleau, avec ses forêts de pierre et de pins, en est le seul horizon relevé. L'Île-de-France n'est pas si plate qu'on le croit d'ailleurs. C'est un bassin contrarié, qu'accidentent des plateaux, ses ruptures, des collines et des replis parfois inattendus. Les pentes y sont parfois raides, les panoramas même spectaculaires. Mais en aucun cas je ne suis un montagnard. Je serai toujours un étranger sur ces terres de contrastes.

Mon enfance s'est déroulée sous le sceau de la frustration. Pire, je suis né dans le onzième arrondissement de Paris, au creux du creux, aussi bas presque que la Seine indolente et plate. Ses rives domestiques sont le seul horizon du paysage. Plus au nord, Belleville, Montmartre. Au sud-ouest, la montagne Sainte-Genève. Ce sont de pâles perspectives. En guise de remontées mécaniques, les